

HAMIDA BEN SADIA

ITINÉRAIRE  
D'UNE FEMME FRANÇAISE

Clamart, Bab El-Oued, Épinay-sur-Seine

## AVANT-PROPOS

LA PETITE MUSIQUE EST REVENUE, insensiblement: «visage voilé», «mariée de force», «brûlée vive», «dans l'enfer des tournantes», «vivre libre»... Des chevelures couvertes, des visages masqués, des yeux perçants encadrés de larges bandes noires. Souvent, les images choquent. Parfois, elles séduisent.

Les femmes nées sous le signe de «l'islam» sont de retour depuis quelques années, en France comme ailleurs. On se souvient du succès planétaire de *Jamais sans ma fille* dans les années 1980: plusieurs millions d'exemplaires vendus et une adaptation à l'écran. D'autres femmes, nombreuses, suivront la voie. Des récits qui semblent prouver que les voiles négateurs, les crimes d'honneur et les mariages forcés ne sont pas des fatalités: il suffit de suivre la voie tracée par ces éclaireuses solitaires, ces héroïnes modestes qui ont su «briser la loi du silence», couper le

cordons avec les vampires paternels et suivre les lumières d'une universalité bien française.

Il y a, malheureusement, quelque chose d'un peu trop mécanique dans ces livres au succès annoncé parce qu'ils répondent aux attentes du public et alimentent les polémiques du moment. Que l'on me comprenne bien : il n'est pas question pour moi de minimiser les souffrances de ces femmes ni de nier la réalité de ces histoires où transparait, si on les lit bien, le désir obsessionnel d'être reconnue par la société française et de devenir « la fille » bien-aimée d'un père qu'on aurait voulu ne pas trahir. Je serais bien mal placée pour dénier à ces femmes le droit de raconter les frustrations, les humiliations, les violences qu'elles ont parfois subies, moi qui m'efforce depuis tant d'années de lutter pour les faire cesser et qui ai vécu un destin comparable... que je m'appête à vous livrer.

Mais avant d'entamer ce récit, je me dois de faire part aux lecteurs de mes interrogations sur la forme convenue que prennent ces histoires, sur le succès qu'elles rencontrent auprès du grand public et sur l'utilisation commerciale et politique – basement politicienne parfois – qui en est faite.

J'ai réussi, il y a dix-huit ans, par un concours de circonstances assez dramatique, à mettre fin à un calvaire domestique qui durait depuis bien trop longtemps. Nous étions en 1990. Après treize ans d'exil forcé en Algérie auprès d'un mari que je n'avais pas choisi, je venais juste de reprendre les rênes de ma vie lorsque je tombai, à Paris, sur *Le Voile du silence*, ce livre de la chanteuse kabyle Djura, fondatrice du groupe kabyle Djurdjura. Je m'empressai de

le lire tant mon expérience personnelle trouvait un écho dans le récit de cette femme « condamnée à mort par sa famille » pour avoir décidé de vivre avec « un Français ». Malgré la compassion que j'éprouvais à son égard, je ressentis un certain malaise. Quelque chose me gênait dans la description qu'elle faisait des traditions algériennes, kabyles et musulmanes. Un arrière-goût de caricature... Après tout, ces parents qu'elle décrivait comme intransigeants et profondément attachés à « l'honneur de la tribu » avaient tout de même accepté de la voir chanter sur scène, avec ses sœurs ! Cela n'était pas si courant pour être remarqué.

Depuis, j'éprouve chaque fois le même malaise lorsque je croise, dans un bus ou dans un métro, des lecteurs ou des lectrices absorbés dans ces « récits de femmes musulmanes ». Une fascination qu'on retrouve parfois chez les passionnés d'ouvrages fantastiques, peuplés de créatures étranges qui livrent bataille à des monstres maléfiques. Je lis aussi dans ces regards avides un désir de certitude, comme si l'on cherchait dans ces lectures de quoi se rassurer sur soi-même. Y a-t-il plus plaisant miroir que ces récits de femmes fragiles qui expliquent en long combien « la France » – sa république, son école, sa laïcité – est douce et généreuse, combien elle offre d'espoirs à celles qui veulent « s'en sortir », combien elle est la clef unique pour accéder au bonheur et à la liberté ?

La question des « femmes musulmanes opprimées » est devenue, au fil des ans, une question politique. Tant mieux. Mais au service de qui ? Des femmes elles-mêmes, comme on le prétend généralement, ou d'une machine sociale qui

instrumentalise leurs destins pour mieux promouvoir des visions injustes, méprisantes et parfois racistes du monde ? La dénonciation lancinante des crimes d'honneur, des mariages forcés, des « machos de banlieue » et autres « voiles islamiques » a cette vertu magique de donner un visage acceptable, humanitaire même, à ce qui n'est parfois qu'une entreprise de mépris. Il suffit de se souvenir de ces caciques socialistes qui ironisaient sur la candidature de Ségolène Royal pour comprendre que la dénonciation du seul machisme « arabo-musulman » a quelque chose d'obsène. Il suffit de voir Philippe de Villiers s'appuyer sur l'association Ni Putes Ni Soumises dans le but de dénoncer « l'islamisation de la France » pour comprendre que la porte est étroite. Jusqu'où peut-on parler de la réalité de femmes de tradition musulmane sans ouvrir un boulevard aux propagandistes de la haine ? Comment concilier antiracisme et féminisme ?

Face aux offensives manichéennes, on comprend pourquoi ceux qui se sentent visés par ce vacarme – et qui sont de longue date assaillis de toutes parts – préfèrent se boucher les oreilles, continuer à vivre comme si de rien n'était ou, pis, se réfugier défensivement dans les travers dont on les accuse continuellement. On comprend aussi pourquoi certaines jeunes femmes qui peinent à se faire entendre – quand elles ne se plaignent pas – peuvent se complaire, pour être enfin écoutées, dans des postures de victimes éternelles. Tout cela renforce une spirale infernale. Ce ne sont pas des mises en scène barbares et simplistes qui nous permettront de mieux écouter et de mieux agir en faveur de cette génération de parents trop souvent

méprisés et de cette génération d'enfants sommés de se conformer aux schémas immuables de la soumission.

On ne cesse, depuis des années, de nous demander d'ouvrir les yeux sur la « condition des femmes musulmanes ». Pourquoi pas ? Mais cela ne doit pas avoir pour but d'occulter ce qui nous dérange et de masquer d'autres débats tout aussi essentiels. Il y a, en France, un racisme bien plus présent qu'on ne l'admet généralement, des injustices criantes, des politiques iniques qui enfoncent chaque jour davantage des pans entiers de la population, hommes et femmes confondus, dans la misère et le désarroi.

Nous ne pouvons plus regarder le monde en noir et blanc, le diviser en bons et en méchants, en coupables et en victimes. Tel est avant tout le sens de mon témoignage.

## CHAPITRE 1

# DE CLAMART À AL-WALI 1961-1977

«Allons camarades, il vaut mieux décider dès maintenant de changer de bord. La grande nuit dans laquelle nous fûmes plongés, il nous faut la secouer et en sortir. Le jour nouveau qui déjà se lève doit nous trouver fermes, avisés et résolus. [...] Pour l'Europe, pour nous-mêmes et pour l'humanité, camarades, il faut faire peau neuve, développer une pensée neuve, tenter de mettre sur pied un homme neuf.»

Frantz FANON, *Les Damnés de la terre*.

## DE LA MONTAGNE KABYLE AUX RUES DE CLAMART

Un jour, ma mère m'a raconté un rêve qu'elle avait fait pendant qu'elle était enceinte de moi. Un compagnon du Prophète était venu la trouver pour lui proposer une bague. Elle comprit que l'enfant qu'elle attendait était une fille.

Mais comme elle espérait mettre au monde un garçon, elle tenta obstinément de refuser le présent. Face à l'insistance du messenger, elle finit par accepter la bague, non sans quelque déception. Le messenger se transforma alors en un être mi-ange mi-démon et s'envola.

Je nais un jour de février 1961 à Issy-les-Moulineaux, à la clinique des Fleurs. Un bien joli nom pour une clinique. Ma mère n'est pas surprise de me voir apparaître. Les sages-femmes de la clinique sont, elles, bien étonnées par la joie que manifeste mon père: c'est la première fois qu'elles voient un père algérien fêter avec tant d'éclat la naissance d'une fille. Jusqu'à la fin de sa vie, Ali, mon père me racontera inlassablement cette naissance joyeuse. J'étais l'enfant de la France, de la chance, de la famille réunie.

Mon père s'est installé à Paris en 1942, en pleine guerre mondiale, et bien avant ma mère. Il est tout juste âgé de 19 ans, n'a jamais voyagé, ne parle et ne comprend que très peu le français. Orphelin de père et de mère depuis l'âge de 6 ans, il a tout quitté, son village, sa famille, pour survivre ou, disait-il, pour «vivre simplement». L'immigration – je l'ai compris bien plus tard – ne se réduit pas aux difficultés économiques et sociales de ceux et celles qui sont venus d'Algérie ou d'ailleurs. Elle répond aussi à un besoin d'aventure, d'entreprise, à une formidable envie de vivre. Dans un même village, une même famille, dans des situations finalement identiques, certains partent et d'autres restent. Mon père a deux frères: Mouloud est parti en France, comme lui; Aziz est resté en Kabylie.

Ma mère, Dahbia, est également orpheline. Son père, Akli, est mort en France, on ne sait ni quand ni comment, on ignore même où il est enterré. Quant à sa mère, Tassadit, très tôt devenue veuve, elle a mis toute son énergie et son abnégation pour assurer, seule, le quotidien et l'éducation de trois filles et d'un petit garçon né quelques mois après la mort de son mari.

Mon père ayant quitté l'Algérie pour travailler, pendant près de quinze ans maman ne partage de sa vie que les fugaces séjours qu'il s'autorise parfois l'été. En dehors de ces quelques jours de vie commune et d'intimité, consacrés dans les mois qui suivent par la naissance d'un nouvel enfant, ma mère vit et élève presque seule ses enfants à Aït Zaouia, le village d'où tous deux sont originaires.

Pour mes parents, ce village est synonyme de misère. Les guerres, la diphtérie, le typhus et d'autres fléaux encore ont tué plusieurs de mes aînés. Sur neuf enfants nés en Kabylie, seuls deux ont survécu, Hocine et Sabrina. Il faudra un nouveau drame, la mort de ma sœur Nouara dans un tragique accident domestique, pour que mon père se décide à faire venir ma mère en métropole. Nous sommes alors en 1958. L'Algérie vit ses dernières années sous domination coloniale.

Ma naissance est pour mes parents le début d'une nouvelle vie. Je ne le mesure véritablement qu'aujourd'hui. Irrémédiablement mais sans en avoir conscience, ils tournaient la page d'un passé, d'une famille, d'un pays. Continuant à entretenir le désir du retour, si cher à tous les immigrés, ils s'acharneront leur vie entière à tenter de

garder des liens avec l'autre rive. Ce jour d'hiver 1961, à la clinique des Fleurs, sonne le glas du retour et la victoire du déracinement. Ils n'iront plus en Algérie, sinon à de rares occasions, pour les vacances d'été et pour les enterrements des proches. Ils ne retourneront pas vivre en Algérie, seulement y mourir.

### LA MAISON DU BONHEUR

En France, mes parents découvrent les joies de la famille et la société de progrès: l'eau courante, la maison chauffée, la médecine et «la solidarité nationale» qui les accompagnent pour élever dans de meilleures conditions leurs enfants. Nous habitons à Clamart, loin des bidonvilles où sont parqués beaucoup d'autres immigrés. Quand on arrive d'un petit village de Kabylie, sans famille ou presque, c'est un miracle de se retrouver chez soi. Nous logeons dans une petite maison, ou plutôt une baraque, au fond du jardin de nos propriétaires. Avec une cuisine et une salle à manger faisant office de chambre le soir. Mon père aménagera plus tard une petite pièce supplémentaire qui deviendra ma chambre, et où me rejoindront une petite sœur, Radia, et un petit frère, Malik.

Ma mère a quitté les fracas de la guerre, «les événements» qui ont éclaté quelques années plus tôt. Elle a fui la misère, la faim, la mort. Malgré la «mal-vie» et la souffrance endurée par la perte de ses enfants, cette femme de 37 ans est en pleine santé. D'une beauté saisissante, d'une énergie débordante, elle est prête à tout apprendre. Au début, elle

reste à la maison. Puis elle dépasse ses peurs et s'aventure à l'extérieur. D'abord le pain, puis les courses, elle apprend à compter, à se débrouiller seule dans les démarches administratives, et même à prendre le métro en comptant les stations sans jamais se tromper. Il faut aussi s'habituer à un nouveau rythme. Les journées ne commencent plus, comme au village, avec le lever du soleil, il faut s'accorder avec la société du travail, de l'école et du chronomètre.

Mon père part pour l'usine à 7 heures du matin. Après un bref passage chez Renault, dans les années 1940, il est rapidement devenu polisseur de métaux et travaille dans une entreprise familiale, installée du côté de Bastille, spécialisée dans la réfection d'objets en tout genre. Il n'est pas peu fier de redonner du lustre aux pièces d'orfèvrerie, lampadaires et autres vieilleries que lui envoient des antiquaires parfois renommés. Il rentre tard le soir, fourbu, et travaille souvent le dimanche. Une seule tâche l'ennuie par-dessus tout: le polissage des pare-chocs de voiture, car les pièces sont lourdes et difficilement maniables. Les accidents sont monnaie courante, et le soir, à la maison, il nous raconte l'insupportable, la tragédie d'une main prise dans la meule ou d'un pied écrasé par le poids d'une pièce. Il souffre pour son collègue, rejoue la scène. Mais il ne se plaint pas. Meticuleux et passionné, d'une force de travail exceptionnelle, on le croit infatigable. Il supporte mal la fainéantise et admire ceux qui combattent pour réussir. Mettant à profit ses rares moments de temps libre, il nous enseigne l'art du travail bien fait. Il nous explique sur ce ton si particulier qui le caractérise, mélange de solennité et de résignation, que nous devons nous assurer que notre

travail est propre, sans défaut, qu'il faut toujours donner « le meilleur de nous-mêmes ». À la maison, il parle le français des ouvriers – maghrébins, italiens ou français – qu'il côtoie à l'usine.

Un soir, mon père nous apprend fièrement qu'il est nommé chef d'atelier. Le patron a fini par reconnaître ses compétences et, surtout je pense, son endurance à la tâche : « Je suis chef de l'atelier polissage. C'est moi qui vais juger le travail de l'équipe. » Ce qui, avec son âme de « dirigeant », à l'atelier comme à la maison, n'est pas pour lui déplaire. Ses conseils sont d'ailleurs recherchés par les membres de la famille et par ses amis. Il sait prendre des décisions énergiques lorsque des problèmes surgissent. Pour preuve de ses capacités, il ne manque pas de nous rappeler qu'il a été « juge » pendant la guerre de libération. À l'évidence, il fut bien actif dans cette France qu'il voulait voir s'éloigner de son pays... mais jamais il ne nous donna le moindre détail. Tout ce que je sais, c'est qu'il décida du sort de ses camarades accusés. Pour mon père, c'est un moment de gloire, il y fait référence chaque fois qu'un conflit éclate à la maison, il me rappelle avec autorité que lui, mon père, pendant toutes ces années de violences, il rendait la justice. Par conséquent, il est inutile de lui mentir et de le prendre pour un imbécile, son sens aigu des choses lui laisse toujours entrevoir la vérité.

Chez nous, l'ordre règne, sous peine de voir mon père s'en mêler. Combien de fois, moi qui ne suis pas très ordonnée, l'ai-je vu surgir dans ma chambre et ouvrir mon armoire. « Tu n'as pas honte, grondait-il, une jeune fille

comme toi ! À quoi ça sert que je te construis des placards ! » D'un geste rageur, il déversait le contenu des étagères sur le sol. « Comme ça, tu seras obligée de ranger. » Toujours à l'affût de la moindre poussière, il participe à toutes les tâches ménagères, au grand désespoir de son épouse et de ses enfants. Car les filles ne sont pas les seules concernées par ces occupations, les garçons eux aussi doivent s'activer. Pas d'inégalités dans cette maison. Il y flotte une atmosphère de caserne.

Ma mère, en revanche, semble plus encline à maintenir certaines traditions. Elle me le signifie clairement un jour au déjeuner, lorsque je me plains d'avoir des œufs dans mon assiette quand mes frères mangent de la viande hachée. « Ma fille, me dit-elle, sache que tes frères demain travailleront dur et resteront près de moi. Toi, tu te marieras, tu vivras avec d'autres. Comprends-moi, je dois m'assurer de leur santé. » La colère m'envahit encore aujourd'hui quand j'y repense.

Papa se met parfois aux fourneaux pour cuisiner. Maman est une femme accomplie, mais ses références culinaires se limitent au couscous et à des petits plats à base de semoule, servis habituellement en Kabylie. La viande est une denrée que l'on n'utilise quasiment pas, trop onéreuse pour ces familles paysannes. C'est mon père qui transmet à maman les rudiments de la cuisine française, comme la préparation du bœuf bourguignon ou bien d'autres spécialités que ses copains de l'usine lui ont apprises. Bien vite, l'élève dépassera le maître.

Il me reste peu de chose de ce temps-là. Quelques souvenirs flous et des photos de classe rangées dans les albums de famille et dont les couleurs ont passé.

## LA PETITE FILLE À PAPA

À l'école, je découvre une forme de liberté et d'évasion. Des années heureuses, je crois. Bien plus en tout cas que les suivantes, qui m'emmèneront dans un univers plus sombre, pour ne pas dire noir. Lorsque j'entre en primaire, la famille s'est agrandie. Mon grand frère et ma grande sœur ont quitté le foyer, mais un nouveau venu nous a rejointes, ma petite sœur et moi. L'arrivée successive des bébés ne m'enlève rien, au contraire. Je reste « la petite fille à papa », qui l'accompagne dans ses sorties du dimanche au café ou chez ses amis. Je connais mieux que ma mère son entourage et ses copains. Il m'emmène partout – avant même que je sache marcher –, fier de sa petite fille. Je découvre les bars aux lumières blafardes où des travailleurs fatigués, étrangers, sans aucune famille parfois, se réfugient pour parler du pays autour d'un verre ou d'une partie de dominos. J'aime entendre le claquement du jeu lancé sur la table et la voix du donneur annonçant le numéro dans le brouhaha de la salle enfumée.

Mais mon père est aussi un homme dur, violent quelquefois. La misère, l'exil, le déracinement ont provoqué chez lui une profonde souffrance. Il se réfugie dans l'alcool et bat ma mère de plus en plus souvent. De façon confuse, je suis tiraillée entre une mère qui souffre en silence et un père écorché par la vie. Comment parler de ces choses à mes amis, à mon institutrice, sans trahir les miens ? Je préfère me réfugier dans mes rêves. Ils m'ont aidée, très longtemps, à sauver les apparences. Mon lit devient mon univers. Rien ne peut m'y atteindre. Je m'y sens protégée, forte, invin-

cible. C'est là que, les nuits où mon père a bu, j'attends, blottie dans mes draps, qu'il se calme, qu'il cesse enfin de hurler et de frapper ma mère, pour pouvoir m'endormir. Je suis terrifiée à l'idée qu'il puisse la tuer. Dans ces instants terribles, j'en veux à mon grand frère Hocine d'avoir quitté la maison. À 21 ans, il a fui, nous laissant, nous, les trois derniers, seuls face à la violence paternelle. À mon tour, je suis désormais responsable. De ma mère. De mon père aussi, que j'aime malgré tout.

Sabrina, ma grande sœur, s'est mariée quelque temps avant le départ de Hocine, en 1966 si ma mémoire est bonne. Dans le paysage culturel et traditionnel de l'époque, elle a eu de la chance. Elle a épousé Halim, un jeune travailleur immigré né dans un village kabyle voisin de celui de mes parents. Un jour, il se présenta chez nous, avec son oncle pour demander officiellement la main de Sabrina. Même si je le trouvais bel homme, grand et svelte, au regard intelligent, il n'empêche que quelque chose de dur émanait de lui, qui m'inspirait déjà de la crainte.

Les jeunes mariés se sont installés dans un petit appartement du centre-ville de Clamart, face à la gendarmerie nationale et au parc de la Maison-Blanche, où maman nous emmène nous distraire un peu quand nous ne partons pas en vacances. Je vais souvent chez Sabrina lorsque je n'ai pas école et que Halim est au travail.

Clamart est une ville monotone où s'entassent les pavillons. Nous prenons rarement le bus avec maman, il est trop onéreux. Alors, le plus souvent à pied et les bras chargés de courses, nous traversons la ville en ne cessant de discuter. Envieuses, en passant devant les maisons chics et opulentes

qui se dressent tout au long des avenues Marguerite-Renaudin ou Lazare-Carnot, et des rues plus petites toutes bordées de tilleuls dont les effluves nous emplissent les narines, nous nous prenons à imaginer qu'un jour peut-être nous aurons, nous aussi, notre pavillon. Avec un petit jardin et une chambre pour chacun ! C'est le grand espoir de ma mère. Dans ces moments de complicité, elle se confie : « Ton père finira par aller mieux et il cessera de boire si nous avons un logement plus grand... Tu sais, Hamida, lui aussi souffre. Il travaille dur pour nous tous. C'est l'alcool qui le rend fou. »

### DES COURS D'ALPHABÉTISATION MAIS PAS D'HLM

Les lendemains de drame, mon père se lève tard, triste et hagard. Il pleure. Il nous confie sa détresse, son drame, l'injustice qu'il ressent d'avoir grandi sans ses parents pour le protéger et l'aimer, sans sa maman qu'il a à peine connue ; dans un sanglot encore, il nous demande de toujours respecter la nôtre. Je suis touchée, émue, la détresse de mon père me bouleverse alors même que la nuit, dans mon lit, j'implorais pour qu'il disparaisse de nos vies.

Malgré le sourd huis clos familial, la vie suit son cours. Je réussis assez bien en classe, mes notes sont plutôt bonnes et mes parents très fiers de moi. Leur fierté m'encourage. J'ai envie de réussir pour eux. À la maison, je résous les questions administratives de la famille, j'accompagne ma mère à la mairie, à la caisse de Sécurité sociale pour les remboursements, à une époque où les virements n'existent

pas. Nous passons des heures à attendre au guichet. Je remplis de ma main soigneuse de petite écolière les formulaires administratifs et les fiches de renseignements. Il m'arrive, encore aujourd'hui, de confondre mon numéro de Sécurité sociale avec celui de mes parents.

Mon père, lui, me dicte toutes les deux à trois semaines d'interminables lettres pour la famille en Kabylie. Je lui demande d'abord de s'exprimer, de me dire tout ce qu'il veut voir mentionné. Ensuite seulement je rédige. Il est toujours satisfait du résultat : je sais, dit-il, traduire ses pensées. Je connais tous les secrets, les problèmes de succession au village, les terrains octroyés aux cousins en échange de leur entretien. Il y a des naissances, et des décès aussi. Mais le pire, c'est à la nouvelle année, quand une pile de cartes m'attend sur le coin de la table. Aucune connaissance ne doit être oubliée. Petits et grands reçoivent de mes parents des vœux de santé, de bonheur et de prospérité. Et quand il m'arrive de rechigner à la tâche, mes deux parents me rappellent la chance que j'ai de savoir lire et écrire. Eux n'ont jamais pu aller à l'école. Je baisse la tête et m'exécute, consciente de les avoir déçus et blessés bêtement.

Mon père suit des cours d'alphabétisation organisés le soir par des voisins catholiques – de gauche – qui accueillent quelques immigrés dans leur grande maison, à quelques pas de chez nous. Il s'y rend après l'usine, éreinté mais décidé. Il réussit peu à peu à déchiffrer des phrases écrites en lettres majuscules et à transcrire des numéros de téléphone. Il est très fier de lui, de ses progrès, et nous, ses enfants, nous ne mesurons pas alors l'effort qu'il a fourni

pour y parvenir. Il a déjà plus de quarante ans ! Je ne sais pas si j'aurais eu la patience d'apprendre à lire et à écrire à cet âge, de me rendre tous les soirs en cours après un travail aussi éreintant que celui de l'usine. Maman, accaparée par la tenue du foyer et l'éducation de ses enfants, n'en a pas eu l'occasion, et je sais que cela lui manquait.

Mon père a trouvé ces cours par l'intermédiaire des Dufour, les parents de ma meilleure amie. Marie-Hélène et moi sommes liées depuis la maternelle, et son père est devenu notre pédiatre. Sa mère est professeur en radiologie. C'est la seule famille française qui connaît une part de notre intimité. Marie-Hélène est l'unique copine de classe chez qui je me rends régulièrement et que je peux inviter à mon anniversaire. Ma mère refuse systématiquement les autres invitations. Un jour, ne comprenant pas cette injustice, j'ai pleuré de colère. Ma mère m'expliqua que nous n'avions ni la place ni les moyens d'entretenir des amitiés.

C'est à cette époque, et grâce aux parents de Marie-Hélène, que je découvre la lecture et la passion des livres. Combien de fois me suis-je vue comme l'héroïne d'un roman... Je m'invente souvent des maladies pour rester lire dans ma chambre. Intouchable, insensible à mon environnement. Je me sens forte, très forte. Mes parents comprennent mon intérêt pour la lecture. Ils m'achètent les livres que je veux, même si la dépense grève sérieusement le budget du mois. Pour les ranger, mon père m'aménage une petite bibliothèque à côté de mon lit gigogne.

Il n'est pas facile pour eux, malgré leur volonté, de nous offrir ces petits plus dont mes camarades de classe dispo-

sent : partir en vacances, aller de temps en temps au cinéma, au restaurant. Les revenus de mon père suffisent à peine pour payer le loyer, les diverses factures incontournables, l'eau et l'électricité, les courses et, l'hiver, le mazout pour le poêle. Ils s'efforcent néanmoins de nous habiller avec soin, pour ne pas nous distinguer des autres, et ce n'est pas la dépense la moins onéreuse ! À Noël, le sapin trône dans la pièce à vivre et la table est dressée, comme dans toutes les familles. Chacun a son cadeau, poupée pour ma sœur et moi, voiture pour mon petit frère. Nous n'avons jamais manqué de l'essentiel, nous étions pauvres, le superflu ne nous était pas permis, c'est tout.

L'ingéniosité de ma mère pour nous concocter des petits plats avec trois fois rien, des confitures délicieuses avec des fruits glanés autour des étals à la fin du marché, n'a pas son égal. Elle va jusqu'à proposer aux voisins détenteurs d'arbres fruitiers de nous laisser ramasser les fruits tombés. Les bocaux de fruits au sirop qu'elle en tire agrémentent nos dîners en hiver. Elle réussira même l'exploit de mettre de côté de petites économies, qui serviront plus tard à l'achat d'une maison.

Les Dufour s'inquiètent pour nous, pour nos conditions de vie, pour notre logement, où l'humidité suinte de tous les murs, et surtout pour la santé de ma mère, qui se dégrade. Elle est très fatiguée par ses multiples grossesses. Heureusement, mon petit frère Malik est né, répondant à son désir furieux de mettre au monde un second garçon. Un soir d'hiver, les Dufour nous rendent visite dans l'espoir persistant, mais jusque-là déçu, d'inciter mon père à trouver

un logement plus adapté, un appartement en HLM. Mon père se tient crispé face à celui de Marie-Hélène qui, une nouvelle fois, tente de le convaincre d'accepter un logement social. À bout d'arguments, monsieur Dufour commence à s'énerver et à le traiter d'irresponsable: «Vous vous rendez compte de la fragilité de votre femme?!» Piqué, mon père se met à hurler: «Vous ne m'obligerez jamais à aller vivre en HLM! Je préfère crever ici!» Il ne veut pas, explique-t-il avec ses mots, avoir à se mêler des insolubles conflits de voisinage, ni voir ses filles traîner dans les cages d'escalier avec des inconnus. «J'aime ma femme et mes enfants! martèle-t-il. C'est pour éviter que quelqu'un me tue, ou que je tue quelqu'un, que je refuse. Je les connais trop bien, les cités!» C'est vrai qu'il en connaît un bout sur les HLM. Son frère Mouloud vit depuis longtemps avec sa femme et leurs six enfants dans une cité de Gentilly. Leur appartement est de loin plus confortable que le nôtre, certes, mais leurs conditions de vie ne sont pas meilleures. Mouloud est intarissable sur les disputes avec ses voisins. Lui aussi victime de l'alcool, il exerce sur ma tante Sylviane une violence aussi terrible que celle que subit ma mère. À notre grand regret, le sujet déménagement est définitivement clos.

## UN PAPA OUVRIER ET UNE MAMAN FEMME DE MÉNAGE

Jamais, pendant ces premières années à Clamart, je ne prends véritablement conscience de mes origines étrangères. Je suis pourtant, de la maternelle jusqu'à la fin du primaire, la seule fille algérienne de l'école. Mes origines sociales, en

revanche, me font souffrir. Je les ressens et on me les fait sentir. La rédaction – incontournable à la rentrée – pour narrer ses vacances d'été en fait partie: je ne pars pas en vacances à la mer, ni ailleurs. Ou bien encore quand la maîtresse nous demande de nous appliquer pour nos devoirs à la maison alors que je n'ai pas de chambre, pas de bureau, et que mes parents n'ont pas les moyens de m'aider.

En cachette de papa, ma mère a pris quelques heures de ménage à l'extérieur. Tous les jeudis après-midi, je deviens la responsable du foyer, je surveille Malik et Radia. Je ne suis pourtant comme eux qu'une enfant. Ma mère travaille la plupart du temps chez des fonctionnaires de l'Éducation nationale, parfaitement conscients de nos modestes conditions de vie. C'est madame Bernard, directrice de l'école maternelle des Closeaux, à Clamart, chez laquelle elle travaille depuis quelques mois – et qui nous aidera, à l'occasion, à faire nos devoirs –, qui insiste désormais pour que celle-ci révèle à papa la vérité sur son occupation professionnelle.

À l'école, avoir une mère «boniche», comme disent cruellement mes camarades, fait partie de mes différences, les mères de mes copines n'étant pas femmes de ménage. Mais le plus dur a été de mentir pendant de longs mois à mon père. Dissimuler, inventer des histoires, ne rien laisser filtrer pour qu'il ne découvre pas que sa femme travaille chez les autres. Est-il concevable qu'une Algérienne soit «dehors»? Qu'elle prenne continuellement les transports? Qu'elle parle aux étrangers? Non! Pour mon père comme pour beaucoup d'autres, la place de la femme est naturellement à la maison. Sa vie ne lui appartient pas, elle est vouée

à son mari, à la maternité et à l'éducation de ses enfants. Je sais pertinemment ce qui se passera si, d'aventure, mon père apprend brutalement qu'aux yeux de sa femme et de ses enfants son travail, ses efforts, sont insuffisants. S'il comprend aussi que ma mère a subrepticement pris sa liberté, renversé le pouvoir familial. Nous sommes dans les années 1960, même en France l'émancipation des femmes a du mal à passer, le droit à l'avortement n'existe pas encore, on vient tout juste de libérer la contraception grâce à la loi Neuwirth. Les femmes disposent depuis peu du droit d'ouvrir un compte en banque sans autorisation de l'époux et de celui de travailler. Ma mère, cette paysanne de Kabylie à peine arrivée en France, s'émancipe au nez et à la barbe de mon père, si attaché, comme bien d'autres hommes de son époque, à la répartition des rôles: les femmes aux fourneaux, les hommes à l'usine.

L'insistance de madame Bernard a convaincu ma mère de sortir du silence. En notre présence, comme pour prévenir d'éventuelles représailles, maman se lance dans l'explication: «Voilà, annonce-t-elle embarrassée. Je voudrais te dire que tous les objets nouveaux à la maison proviennent du salaire que je gagne à la force de mes bras.» Elle reprend son souffle, elle ne peut plus revenir en arrière: «Oui, *le vieux*, je travaille! Il faut que tu comprennes... C'est dans le seul but de t'aider. Tu ne peux pas être le seul à t'esquinter! Je ne peux pas rester là à te regarder t'user! Je dois faire quelque chose moi aussi... Et puis ça permet de faire des petits achats.» Nous tremblons tous et attendons une réaction terrible. Et puis le rire de papa éclate: «Ah! tu travailles... Ah! *la vieille*... Qu'est-ce

que tu veux que je dise?» Mes parents ne s'interpellent pas en utilisant leur prénom. Cela ne se fait pas à l'époque pour cette génération. Alors «le vieux» et «la vieille» sont le moyen d'exprimer leur tendresse mutuelle sans déroger totalement à la règle. Je crois que, dans l'environnement de mon père, les familles ouvrières qu'il côtoie usent de la même formule: on ne se vouvoie pas mais on garde devant ses enfants une certaine distance. Toujours souriant, il enchaîne: «Tu m'as bien eu!... Eh bien, continue... Sois une femme respectable, c'est tout ce que je te demande.» Incroyable! Il fait comme s'il n'était pas surpris! Mais cette fois-ci, le «juge» n'y a vu que du feu... Ma mère à son tour se met à rire, soulagée.

Comme je l'ai compris bien des années plus tard, les femmes immigrées ont souvent une longueur d'avance sur leur mari. Elles ont mieux bénéficié des avancées de la société française. Personne, ni au village ni en France, n'attend d'elles une quelconque réussite professionnelle. C'est à l'abri des regards qu'elles se sont affirmées, transformées peu à peu en femmes actives, gardiennes de quelques traditions culturelles, certes, mais ouvertes aux changements, disposées à endosser les habits de la modernité. Les pères d'aujourd'hui, retraités ou au chômage, sont perdus dans un monde où la seule réalité sociale est celle du travail. Sans emploi, ils n'ont plus de rôle à jouer, alors que leurs femmes ont su prendre une place dans de multiples domaines. Elles n'ont eu aucun défi à relever sinon celui de l'émancipation, et je crois qu'elles y sont arrivées progressivement, par leurs propres moyens. Elles ont inventé et continuent à le faire. Les hommes, eux, sont passés du statut de «travailleurs

immigrés» à celui d'«immigrés», sans autre qualification. Pas à leur place à la maison, plus de place pour eux à l'usine, ils errent, plus déracinés encore qu'à leur arrivée.

Un autre couple français joue un rôle important pendant mon enfance, monsieur et madame Lemans. Ils sont les propriétaires de notre «bicoque» au fond du jardin. Eux vivent dans «la maison devant la grille». Nous partageons la même entrée et le même petit jardin, prétexte à des querelles régulières entre ma mère et la propriétaire. Sous son air rigide et dur, madame Lemans cache en réalité un grand cœur. Pendant des années, elle est là pour m'aider à mes devoirs et à ceux de ma sœur. Elle nous apprend les règles du bien-vivre en société, des recettes de cuisine, elle nous emmène faire des randonnées en forêt le dimanche, nous fait partager la passion de son mari, la pêche à la truite. Eux, comme les Dufour et les Bernard, nous ont donné quelques codes pour entrer dans «la famille française», ils nous ont consacré de leur temps, dispensé de l'amour, prodigué des conseils, sans jamais, je le crois, nous regarder autrement que comme leurs égaux. Par leur attitude, ils nous ont ouvert les portes de la société.

## LE COLLÈGE, LES GARÇONS ET MOI

J'entre en sixième. C'est une année difficile qui s'annonce. D'abord le collège: froid, immense, on se perd dans les méandres des couloirs pour trouver les salles de cours. Tout change, d'une seule maîtresse nous passons à dix

professeurs, ce qui n'est pas une mince affaire. Les élèves de quatrième et de troisième s'amuse de nous voir perdus et nous font des croche-pieds. J'ai dû tomber au moins dix fois les premières semaines, je me suis sentie vexée et ridicule. Mais la grande nouveauté, c'est les garçons. Mes années de primaire se sont déroulées tranquillement, avec des filles uniquement. Là, c'est un énorme bouleversement, au propre comme au figuré. Bouleversement car la frénésie des garçons n'a rien à voir avec celle des filles: jeux de ballon dans la cour, bagarres, insultes... Ils sont bien là, comment ne pas les remarquer? Bouleversement car les «il ne faut pas parler aux garçons» que m'ont enseignés mes parents sont mis à dure épreuve. Comment empêcher qu'un garçon s'assoie auprès de vous en cours? Comment éviter de lui parler? Comment l'empêcher de vous dire «salut»? La situation pour moi est complexe. Je dois respecter les recommandations de mes parents afin d'éviter de leur faire de la peine, mais je dois en même temps vivre comme tous mes camarades! Très vite, j'adopte un comportement qui ne laisse place à aucun écart. Quand je suis au collège, je leur parle, mais j'avertis mes copains qu'ils ne doivent en aucun cas me saluer en présence de mes parents. Surtout, je me mets à jouer au garçon manqué. Je garderai cette attitude pendant toutes mes années de collège, pratiquement jusqu'au mariage. C'est ce que je nomme «l'éternelle comédie». Ce n'est qu'à 16 ans que je comprendrai, enfin, que quelque chose clochait en moi. Je joue si bien mon rôle à cette époque qu'aucun garçon ne s'intéresse à moi autrement qu'en camarade. Je suis celle à qui l'on peut tout raconter, la complice des états amou-

reux, l'entremetteuse. Je fais même office de facteur pour les petits billets doux. Avec le recul, je pense que cette première année au collège a été déterminante dans mes relations avec les hommes.

Un soir, mon père ajoute à mon désarroi quand il m'explique que je ne peux désormais plus côtoyer mes copines : « Elles sont françaises et ont le droit à des choses que toi, tu ne dois pas faire », sous-entendu, elles vont sortir avec des garçons, ce qui pour toi est exclu. Je prends cet interdit de plein fouet. Quelques jours après, il me repousse alors que je me rapproche de lui pour l'embrasser comme je le fais habituellement. Je suis atterrée ; je dois garder une distance en saluant mon propre père et ne pas lui faire remarquer que je suis devenue une femme. Il ne supporte pas de me voir grandir, je lui échappe et je deviens à ses yeux un danger ! Pas question de se regarder dans un miroir devant lui ni de danser en sa présence. Ma vie de jeune fille devient un calvaire. L'attitude de ma mère va dans le même sens. Elle explose et voit rouge le jour où je lui demande de m'acheter des collants fins. Ce n'est pas de mon âge, et surtout pas avant le mariage ! Pour mes parents, toute expression de coquetterie est exclue, pas question de déroger à la tradition, une fille doit rester sagement auprès de sa mère. C'est donc fini, je ne suis plus la « petite fille à papa », et une fois tous ces interdits formulés, je me refuse inconsciemment à devenir une femme. Je m'enlaidis, ne m'intéresse plus à mon physique, je grossis et m'habille comme un sac. Je veux par-dessus tout rester une petite fille. Je me dévalorise au point où je finis moi-même par croire que je suis laide et insignifiante. Pour compléter le

tout et faire honneur à ma nouvelle réputation de garçon manqué, j'emploie un langage vulgaire et je m'aventure même à me bagarrer avec les garçons, rarement pour mon propre compte mais pour défendre les copines.

## DÉMÉNAGEMENT À MALAKOFF

C'est madame Lemans qui découvre un pavillon à vendre, lors d'une promenade avec Pollux, son chien. Le soir même, à peine mon père rentré du travail, elle vient nous informer de « la » découverte. Elle décrit rapidement l'objet de nos rêves : une maison d'un prix raisonnable et qui, selon elle, est assez grande pour tous nous abriter. Dès le lendemain, elle accompagne mon père à l'agence pour obtenir des précisions et le droit de visiter le pavillon. Nous sommes tous avec lui quelques jours plus tard pour découvrir la merveille, mes deux frères, ma sœur, ma mère et moi. Et là, nous craquons ! C'est vrai qu'il est immense ce pavillon ! Dans un état épouvantable, mais immense. À l'étage, il y a cinq chambres, une salle de bains, des toilettes ; au rez-de-chaussée, deux immenses salles plus trois garages, une cour et une véranda. C'est le pavillon idéal pour une famille comme la nôtre.

Son prix est abordable pour mes parents, à condition que mon grand frère s'engage avec nous. En moins de quelques jours, tout est réglé, mon frère accepte le contrat, et nous voilà propriétaires. Promotion logement. Nous avons enfin notre maison avec une vraie salle de bains et une grande baignoire comme les Lemans. Chacun, ou presque, a sa chambre, je

partage la mienne avec ma sœur Radia. La pièce est si grande que nous démontons les lits superposés pour que chacune marque son espace. Heureusement, parce que nous sommes très différentes l'une de l'autre. Radia déborde d'énergie et de volonté. Je passe mon temps à lire, elle est plutôt du genre à sauter dans tous les sens, et nous finissons souvent par nous bagarrer. Morte de rire à chaque fois, je n'arrive pas à lui rendre ses coups, ce qui ne fait que l'énerver un peu plus.

Nous sommes enfin chez nous. Mon père s'engage entièrement dans la réhabilitation de cette maison, et tout y passe : les plafonds et leurs moulures sont blanchis ; les papiers peints – choisis par chacun – posés ; les sols en parquet poncés et astiqués. Les deux grandes salles du bas sont transformées l'une en cuisine et salle à manger pour tous les jours, l'autre en un salon-salle à manger destiné aux grandes occasions.

Nous sommes heureux. C'est l'été 1973, il ne me reste que quelques semaines d'insouciance à vivre. À la rentrée, tout va changer.

## UNE NOUVELLE FEMME POUR MON GRAND FRÈRE

J'adore mon frère Hocine, qui va mal depuis quelque temps. Sa femme Zahra l'a quitté, en lui laissant leur petite fille de 2 ans, Nora, ma nièce, ma petite sœur puisqu'elle va grandir avec nous.

Mon frère a quitté le foyer familial jeune, à 21 ans, la majorité de l'époque. Il est massicotier de formation et

travaille à Malakoff. Je suis marquée par son départ, il représentait à mes yeux un soutien et un réconfort constants. Mais il est malheureux et vit mal son absence de liberté. Les garçons comme les filles doivent respect à leurs parents, en particulier à leur père, et ses relations avec papa ont toujours été très conflictuelles. Hocine ne lui pardonne pas de l'avoir fait venir petit en France alors qu'il vivait en compagnie d'une Française, Marie-Rose. Je ne sais pas grand-chose sur cette femme. D'après ma mère, Marie-Rose ne savait pas que son amant était marié en Algérie. Dès qu'elle l'apprit, elle le quitta, refusant de vivre avec un homme marié et père de famille. Tous les hommes du village, à l'époque, connaissaient la liaison de papa et avaient tenté de le raisonner en lui demandant de « reprendre ses esprits et d'en chasser le démon ». Mais c'est Marie-Rose qui mit fin à leur concubinage. Quelque temps après, en 1958, papa partit chercher maman, mon frère et ma sœur.

Cette partie de la vie de mon père lui est souvent reprochée, en sourdine. Un soir, à Malakoff – je devais avoir 15 ans –, il s'en prend de nouveau à ma mère, pour une sombre histoire de jalousie. Elle doit se rendre seule en Algérie, au chevet de ma grand-mère souffrante. Papa, incapable d'oublier certains aspects de la vie de sa femme, se fait tout un film, dont l'acteur principal n'est autre que le premier mari de maman. Tant d'années après, il continue à s'imaginer que cet homme et elle s'aiment encore, et cela, il ne le supporte pas. Peut-être avait-il, au fond, raison d'avoir peur. Maman m'a très souvent parlé de l'amour fou que lui témoignait son ex-époux, qui n'avait, me disait-elle, jamais

accepté de l'avoir répudiée pour obéir à sa mère sous prétexte que des figues manquaient dans une jarre. À l'époque, comme elle me le raconta, ils étaient tous très pauvres au village, et sa belle-mère cachait dans une grande jarre la récolte de figues de l'été pour les vendre l'hiver venu. Un jour, une de ses voisines, encore plus pauvre, supplia maman de lui en offrir une car elle mourait littéralement de faim. Elle prit deux figues et les lui donna en pensant que personne ne s'en rendrait compte. Sa belle-mère s'en aperçut en voyant la jarre déplacée. Scandale. Elle se mit à crier devant le pas de sa porte que sa belle-fille était une voleuse. Ma mère, honteuse, la supplia de lui pardonner en l'assurant qu'elle ne les avait pas pris pour elle mais pour les offrir à Kheltoum. Mais sa belle-mère n'eut pitié ni d'elle ni de son jeune âge – elle n'avait que 14 ans –, elle était terrible. Son mari accourut, alerté par les hurlements de sa mère, qui lui ordonna de répudier sa femme sur-le-champ et de la raccompagner définitivement chez ses parents. Maman se retrouva divorcée d'un homme qu'elle aimait et qui, selon elle, le lui rendait. Des mois après la séparation, elle me raconta qu'il se prosternait en pleurs devant chez elle et criait son nom. À l'annonce de son remariage, des voisins lui rapportèrent qu'il faillit devenir fou. Il n'acceptait pas qu'elle appartienne désormais à un autre homme.

Ce soir-là, je me précipite vers mon père. Je lui ordonne vaillamment de ne pas toucher maman. Il est surpris de ma réaction car jamais auparavant je n'ai eu le courage de m'interposer. À notre grand soulagement, ma hardiesse met fin à sa colère. Le lendemain, il m'interpelle à peine rentré du

travail. Il explose de rage. Revenant sur la scène de la veille au soir, il me remet à ma place, je ne suis que sa fille. Lui, c'est le chef de famille, personne ne peut l'empêcher d'agir comme bon lui semble. C'en est trop, je lui rétorque : « De quel droit, toi, tu touches à maman ? Comment peux-tu douter de sa fidélité ? Qui te reprochera, à toi, de l'avoir abandonnée avec des enfants, en Algérie, pendant que tu passais du bon temps auprès de Marie-Rose ! » Je l'ai dit. Quel culot ! J'attends une claque : elle ne vient pas. La surprise, c'est le silence. Mon père encaisse et finit par reprendre la parole. Il est prêt, à l'avenir, à me dire ce qu'il reproche à ma mère. Je devrai l'écouter et juger la situation pour déterminer qui de lui ou de maman à raison. Je deviens le médiateur de mes parents, encore une lourde responsabilité.

Le premier amour de mon frère Hocine se prénomme Denise. C'est une chic fille que j'aime beaucoup. Pourtant, elle le quitte peu après leurs fiançailles. Je crois qu'elle a senti les difficultés à venir. Pourtant, mes parents l'apprécient beaucoup, en particulier ma mère, prête à l'accueillir comme la femme que son fils a choisie. Denise est douce, attentive à ne pas choquer mes parents. Elle vient du même milieu que nous et, fille d'ouvrier, loge dans une HLM de Malakoff. Après son départ, mon frère me réclame auprès de lui, et je pars vivre quelque temps dans son petit studio, à Clamart. J'ai 9 ans, lui 22, et il s'occupe de moi comme un père. Il m'accompagne à l'école le matin, vient me chercher le soir et m'achète des friandises. C'est lui qui m'emmène pour la première fois au cinéma, il a confiance en moi, et moi je l'admire ; je fabule auprès de mes copines en leur

racontant que mon frère est Antoine, le chanteur yé-yé de l'époque. Elles y croient. Hocine porte les mêmes cheveux longs – raison pour laquelle il a dû quitter la maison –, il joue de la guitare et a le même sourire qu'Antoine.

Après quelques mois de dépit amoureux, le cours de la vie reprend pour mon frère. Il demande à ma mère de lui trouver une femme selon les règles de l'art, algérien bien sûr. La seule condition qu'il y met est qu'elle soit instruite et jolie. Ma mère connaît un tas de jeunes filles en Algérie et ici, en France. Elle lui propose d'abord quelques filles de son village, de sa famille ou d'autres encore qu'il connaît. Il les repousse toutes. Finalement, son choix se porte sur une cousine qui vit à Saint-Denis. Zahra est très belle, mince et grande, blonde aux yeux bleus, une vraie poupée Barbie. Elle le sait et en joue. Son père étant impotent, sa mère s'occupe de tout. Je ne sais plus combien de frères et sœurs elle a, mais je sais qu'ils sont très nombreux. Ils vivent dans un logement insalubre, et, en comparaison, notre bicoque me paraît grande et lumineuse. Chez eux, les cafards se promènent allégrement, sans déranger personne, sur les murs et les meubles. De temps en temps, il en tombe un sur la table, au milieu du repas, mais tous font semblant de ne rien voir. Je trouve ça dégoûtant. Mais la bonne nouvelle est que Zahra accepte d'épouser mon frère. Le mariage est très beau, une fête magnifique, ma sœur et moi sommes demoiselles d'honneur, toutes les deux de blanc vêtues. Nous ne quittons pas des yeux les mariés. J'avoue jalouser un peu la mariée ; pour la deuxième fois, je perds mon frère adoré. Ma mère, quant à elle, est resplendissante, elle se tient fièrement auprès de son fils. Il se marie avec une très

belle jeune femme algérienne, tout le monde est ravi. Mais très vite, les choses se gâtent. Zahra veut, à juste titre, profiter de ce mariage pour prendre son autonomie. Elle n'y parvient pas vraiment, sauf exception : elle fait entrer à la maison avec fracas – nous sommes en 1969 ! – la mini-jupe et le pantalon. Pour mes parents, c'est la révolution ! Mon frère, lui, s'attendait à une épouse parfaite, attentive. Ce n'est pas tout à fait le cas. Son seul et légitime souci étant avant tout de réussir professionnellement, il travaille dur, jour et nuit, dans des imprimeries de quotidiens pour y parvenir. Même l'arrivée de la petite Nora n'arrange pas leur vie. Cette naissance ne retarde que de quelques mois l'inévitable séparation. Zahra, à son tour, quitte mon frère. C'est maman qui prend en main l'éducation de ma petite nièce jusqu'à l'arrivée de Stouta, la seconde femme de mon frère. Cette fois, Hocine a donné carte blanche à ma mère, la mieux placée, selon lui, pour lui trouver la femme idéale qui élèvera sa fille.

La cousine Stouta vit en Algérie, à Al-Wali. Comme mon frère, elle est divorcée et mère d'une petite fille dont elle n'a pas la garde. Elle ne la voit que rarement alors qu'elle vit à deux pas, dans le même village. Ma mère tient à ce mariage. Elle nous confie, à ma sœur et à moi, que Stouta mérite un nouveau départ, vivre en France peut devenir sa chance. Je crois qu'elle s'est dit également, compte tenu des conditions de vie de Stouta, que celle-ci ne pourrait, à l'avenir, que lui en être reconnaissante. C'est ainsi que nous nous préparons à partir tous en Algérie à l'été 1973.

## ROCK'N ROLL ATTITUDE

Admise à passer en cinquième, je termine tranquillement mon année scolaire. Mais avec le déménagement pour Malakoff, je dois changer de collègue à la rentrée. J'appréhende un peu, Malakoff est une ville différente de Clamart. Ville de la banlieue rouge, à la population essentiellement ouvrière, elle paraît plus énergique mais aussi plus agitée. L'architecture de béton en fait un lieu terne, gris, et je sais que quelques quartiers souffrent d'une très mauvaise réputation. Des jeunes garçons et filles désœuvrés se réunissent régulièrement devant le café des Sports, face au stade Marcel-Cerdan. Leur allure de « blousons noirs » les rend étranges aux yeux de tous et inspire la peur, ils ne font preuve pourtant d'aucune agressivité.

Je me mets dans l'idée de les rencontrer et de côtoyer certains de leurs leaders. C'est ma façon à moi d'exprimer les prémices de ma révolte contre l'ordre établi. Puisque ces jeunes sont considérés comme de « mauvaises graines », ils deviennent à mes yeux le symbole de la rébellion. Dans la foulée, je découvre le rock'n'roll et deviens fan de Johnny Hallyday, me reconnaissant dans certains de ses textes, en particulier dans *Je construis des murs autour de mes rêves*.

## LES TONTONS DU BLED

C'est la deuxième fois que je me rends en Algérie avec ma famille. Je n'ai pratiquement aucun souvenir du premier voyage en bateau, en 1965 ; je n'avais que 4 ans. La

seule chose que je me rappelle, c'est un déplacement en car avec mon père pour nous rendre à Laarba, chez son cousin.

Pour ce voyage, nous prenons l'avion. Seuls mon père et mon frère partent en voiture. Nous avons, peu avant notre départ, acheté une 504 familiale.

Nous sommes attendus à l'aéroport par les petits cousins de ma mère, chez qui nous allons passer nos vacances à Al-Wali.

Al-Wali ! Je ne peux m'empêcher de trembler à la seule évocation de ce nom. Pourtant, mes amies me disent que ce bourg est très apprécié des Algériens. Au bord de la mer, des restaurants de brochettes font sa réputation. La famille de ma mère s'y est installée peu après le début de la guerre d'indépendance. Celui que j'appellerai « le Hadj » y a fait fortune en achetant des commerces en tout genre : drogueries, quincailleries, hammams, boutiques de vêtements de cuir. Commerçant chevronné, il a acquis au fil des années reconnaissance et respect. Mort en 1990, c'était un homme craint de son vivant. Les femmes de la famille ne sortaient pas, on ne les voyait jamais, et cela renforçait son image de notable. Il était le frère de mon grand-père maternel, qui, mineur dans le Nord, mourut en France dans les années 1920 ; ma mère m'en parlait très peu.

Les années de famine, le Hadj venait en aide à ma grand-mère. Il la ravitaillait en semoule lorsqu'il le pouvait. Pendant la guerre d'Algérie, il fit venir ma mère, mon frère et ma sœur auprès de lui, à Al-Wali, où ils restèrent jusqu'à leur départ pour la France. Jamais ma mère n'oublia ce geste, et mon mariage fut en partie une marque de sa reconnaissance éternelle à l'homme à qui elle devait, disait-elle, la vie.

Nous arrivons dans une grande maison où nous attend pratiquement toute la famille du Hadj: les deux fils de sa première femme et leur famille, les trois garçons de sa seconde épouse. L'un est marié et n'a qu'une fille, les deux autres sont encore célibataires, trois filles résident en France.

Le fils aîné vit avec les siens dans une maison mitoyenne à celle du Hadj, le hammam séparant les deux. Il a dix enfants: six garçons et quatre filles. Le second vit auprès du Hadj, en compagnie de sa femme et de leurs cinq enfants. Je suis surprise de voir tant de visages. On nous embrasse, on nous demande notre prénom, notre âge. Mon frère, ma sœur et moi comprenons, mais sommes incapables de répondre en kabyle, au grand désespoir de nos parents. Mon père, pourtant, a tout essayé, allant jusqu'à nous proposer un franc pour chaque mot prononcé en kabyle. Il n'accepte pas notre mutisme, alors que tous ses camarades d'usine, Portugais, Espagnols, Italiens, parlent dans leur langue à leurs enfants qui, selon lui, leur répondent sans complexes. Pour mes parents, c'est une terrible souffrance de nous voir ignorants de nos racines. Mais nous ne sommes pas responsables. Tout est fait pour nous éviter d'être imprégnés d'Algérie. On pense alors, en France, qu'il faut nous couper de notre culture d'origine et de la langue de nos parents. Personne n'imagine les dégâts que cela provoquera chez ces jeunes enracinés en rien, déracinés de tout. Et surtout, ce terrible sentiment de honte. Combien de fois ai-je eu honte de ma mère parce qu'elle s'adressait à moi en kabyle! Combien de fois lui ai-je répondu en français, dans des lieux publics, comme pour dire à ceux qui nous regardaient: « C'est elle l'étrangère, moi, je suis française! » Je me bats aujourd'hui pour éviter de donner l'occa-

sion à des enfants de se couper bêtement du terreau qui est le leur, quel qu'il soit. J'ai compris, au travers de ma pratique professionnelle, à quel point la dévalorisation des langues parlées par les populations migrantes a été intégrée. Plus d'une fois, je me suis élevée contre des enseignants qui se plaignaient d'entendre certains de leurs élèves s'exprimer dans leur langue maternelle. À leurs yeux, les parents qui refusaient d'abandonner leur langue d'origine au profit du français étaient responsables de l'échec scolaire de leurs enfants. Pourtant, lorsque les parents sont originaires d'Angleterre ou d'Allemagne, le diagnostic est différent, les mêmes enseignants considérant que l'utilisation de « cette » langue maternelle à la maison ne peut être qu'un bienfait pour l'éducation des enfants.

## UN MARIAGE TRISTE ET TERNE

À Al-Wali, au cours de ces vacances de l'été 1973, mon avenir se joue. Je ne sais pas encore qu'un certain nombre de prétendants – ou plutôt leurs familles – sont venus demander à mes parents de leur accorder ma main. Parmi eux, l'un des petits-fils célibataires du Hadj. Mais le mariage de mon frère approchant, nous partons en Kabylie pour préparer la fête. Je découvre enfin le berceau de mes parents. Leur petit village est encore typique. Deux ou trois maisons neuves appartiennent à de « riches » immigrés, les autres sont vétustes. La famille habite dans trois maisons, les deux premières bâties par mon grand-père et la troisième entièrement construite des mains de mon père. La fête a commencé. Toute la famille nous visite. Les uns

entrent, les autres sortent, un défilé de robes aux couleurs chatoyantes pour les femmes, de burnous pour les hommes. Des enfants, beaucoup d'enfants, sautent autour de nous, les immigrés, les tantes et oncles de France, qu'ils croient riches. Ma grand-mère trône sur sa peau de mouton à même le sol, fière de sa fille et de ce qu'elle représente aux yeux de tous. Je ne sais combien de fois le café nous est servi, avec honneur. Le refuser serait considéré comme un affront. Puis ma mère propose à mon frère de se rendre chez sa future femme, dont la maison jouxte la nôtre. Je les accompagne. Dès qu'elle paraît, je sais que je ne serai jamais une amie pour elle. Le regard triste, Stouta n'a aucun geste avenant à mon égard. Assez grande, elle reste là, raide dans la robe que lui a offerte mon frère. J'aurais aimé qu'elle me parle, je me sens si proche de Hocine. Va-t-elle l'accepter? Les enfants ne pardonnent pas les hésitations des adultes et leur manque d'effusions. La vie n'a pas beaucoup souri à Stouta, et son corps éprouvé s'effondrera dans la maladie dès notre arrivée à Paris. Son cœur est malade.

Les noces sont plutôt ternes. Stouta souffre d'une grosse rage de dents. En réalité, je crois que sa douleur aiguë traduit son désespoir. Elle souffre de l'absence de sa fille. Ce jour-là, j'essaie en vain de me rapprocher d'elle, mais je n'ai rien à lui dire. Après ces quelques jours passés au village, nous reprenons le chemin d'Alger avec ma belle-sœur; elle fait désormais partie des nôtres.

À Al-Wali, les jours s'écoulaient quasi identiques les uns aux autres. Une chaleur écrasante nous oblige à garder la chambre les après-midi. Mon oncle trouve la plage ridicule,

et chez lui les femmes ne sortent pas. Pour mon malheur, mon corps est, à 12 ans, celui d'une femme. Mes petits seins pointent sous mes vêtements, et je sens le regard scrutateur des hommes sur moi.

Un après-midi, mes parents me demandent de les suivre dans la chambre. Sans me méfier le moins du monde, j'assiste, incrédule, à un échange verbal entre eux à propos de la demande en mariage dont je fais l'objet. Pendant un moment, chacun argumente sur l'intérêt de cette union. Mon père semble pourtant terrifié et met l'accent sur des difficultés que je pourrais rencontrer dans une famille aussi nombreuse. Cette proposition ne lui paraît pas bonne alors que maman y semble particulièrement favorable. Elle l'emporte. Je ne comprends pas vraiment le sens de cette décision. Je n'ai que 12 ans, on vient de décider de ma vie pour moi.

Quelques jours plus tard, celui qui deviendra mon mari quelques années après m'est présenté. Il a 20 ans. Déjà sous les drapeaux, il est en permission. Il sourit quand il me voit. Il doit certainement rire intérieurement de cette gamine qu'on lui présente comme sa future femme. Les femmes, les vraies, il les connaît. Moi, je le trouve plutôt séduisant, c'est un assez bel homme, mais ce que je devine dans ses yeux me glace. Il m'inspire immédiatement cette crainte qui se transformera plus tard en terreur. Ainsi se termine ce voyage. Terrible souvenir pour moi.

« Été 73, l'année de tous les malheurs. » Ce sont les mots de ma mère pour évoquer ces vacances, car rien ne marcha comme elle l'avait souhaité. Les conséquences de cet été-là sur notre famille furent dramatiques.

## QUESTION D'IDENTITÉ

La rentrée de septembre arrive. Je reprends le chemin du collège en cinquième, à Paul-Bert, à Malakoff. Très vite, je me fais de nouveaux amis, je ne suis plus la seule Algérienne, nous sommes plusieurs enfants de travailleurs immigrés. Puisque d'autres me ressemblent, mes origines étrangères me deviennent familières, et je les revendique. Peut-être mon voyage en Algérie y est-il aussi pour quelque chose car j'ai soudain besoin de mettre en avant ma culture au travers des récits ou même en m'habillant de robes kabyles que j'ai rapportées. Je me pare des bijoux berbères de ma mère, sans même savoir qu'ils lui proviennent de la sienne. Vers la même époque, je prends conscience de ma culture musulmane. À la maison, mes parents ne nous contraignent pas à la pratique de la religion. Croyants, ils nous laissent libres de nos choix. Ils ne nous empêchent pas non plus de manger du porc. Pour eux, croire en Dieu, c'est d'abord et avant tout aimer les autres, faire don de soi.

Je garde cette conception de la vie, je ne crois pas en un dieu mais je crois en l'autre avec la capacité pour chaque être humain de faire le mal ou le bien. Un jour, à la cantine, on m'avertit qu'il y a du porc dans le plat. Pourquoi cette remarque ? Je mange du porc. Alors pourquoi ? Je ne sais pas, à ce moment-là, que d'autres n'en mangent pas, que cette viande leur est interdite selon les préceptes de l'islam. Je le prends assez mal. On me pointe du doigt et on me distingue de mes camarades. Pourquoi ne pas me poser la question, tout simplement ? Au fond, c'est un peu comme si mon physique déterminait ma décision : je suis d'origine musul-

mane, donc je ne mange pas de porc, donc je suis soumise, etc. Accepter l'autre, c'est lui donner toutes les informations en mesure de l'aider à faire son choix et à le faire respecter.

Finalement, cet incident accentue la fracture avec mes camarades de confession musulmane. Ils prennent mon refus de respecter cet interdit du porc comme une défiance à l'égard de notre identité. Ce n'est pas le cas. Je crois qu'à ce moment, déjà, je me bats contre l'enfermement que d'autres veulent m'imposer sous divers prétextes. Oui, mes parents sont musulmans. Non, l'Algérie n'est pas seulement musulmane. Je veux être moi. Un point c'est tout. Et surtout je veux qu'on m'accepte ainsi.

Un autre événement vient renforcer cette résolution : la commémoration de la Résistance et des victimes de la déportation de la guerre 1939-1945. Peut-être serait-elle passée inaperçue sans la passion de mon professeur d'histoire, monsieur Guillon, dont la détermination à partager ses connaissances enrichit chaque jour notre vie d'un savoir fondamental. Il est communiste, et je lui dois d'avoir contribué à éveiller ma curiosité et participé sans le savoir à faire de moi la femme engagée que je suis devenue. Plutôt bel homme, grand et fort, avec des yeux vifs et pénétrants, il fume la pipe en classe, les jambes sur le bureau, à l'américaine. Je n'hésite jamais à lui poser des questions, j'apprends à réfléchir tout haut, je prends de l'assurance, je me passionne, je vis. Je veux ici lui rendre hommage. Décédé il y a quelques années, il demeure à jamais dans mon cœur.

Pendant la commémoration du jour de la déportation, nous recevons au collège d'anciens résistants et déportés. Ils nous racontent l'horreur et dévoilent leurs tatouages,

preuve indélébile de ce qu'ils ont vécu. Je suis ébranlée. Je veux tout savoir sur cette période si noire de l'histoire du monde. À la bibliothèque de Malakoff, je me plonge plusieurs mois durant dans les témoignages sur la Shoah, l'extermination des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Je découvre l'horreur. Ces recherches m'ouvrent les yeux sur l'étendue des souffrances provoquées par un monde dit « civilisé ». Ainsi s'achève mon insouciance. Une page se tourne, ce réveil macabre me rend plus sensible à ce qui se passe autour de moi. J'élargis mes recherches, m'informe sur l'esclavagisme, en France et ailleurs, sur le massacre des Indiens et les conditions de vie des Noirs aux États-Unis, l'apartheid en Afrique du Sud. J'ouvre le dossier de la guerre d'Algérie et découvre que la torture a tué des milliers d'Algériens, hommes et femmes. Plus tard, je m'intéresserai aux souffrances du peuple espagnol soumis à la dictature franquiste, du peuple chilien après le coup d'État de Pinochet et au sort des Palestiniens depuis la confiscation de leurs terres et leur expulsion, en 1948, à la suite de l'occupation de leurs territoires par l'État d'Israël.

Je dois agir à ma mesure mais agir. Les années suivantes, je suis déléguée de classe, toujours prête à m'engager. Je me souviens ainsi de cette élève portugaise, giflée par la professeur d'espagnol sous prétexte que les Portugais refusent, soi-disant, d'apprendre l'espagnol. Je suis révoltée. De quel droit cette femme se permet-elle de frapper une élève à cause de son identité ? Nous nous battons si bien qu'elle est mutée. Je ne supporte pas l'injustice.

Mes années de collègue sont marquées par cette prise de conscience : j'ai trouvé un sens à ma vie, enfin, je le crois.

Je veux me battre contre l'injustice, pour tous ceux qui n'ont pas la force, ni les moyens, ni la liberté nécessaire permettant de le faire. En 1976, mon destin me rattrapera : le mariage...

## KADER, LE COMMUNISME ET MOI

Dès la fin de la troisième, une petite lampe commence à clignoter. Mes parents reçoivent de plus en plus de lettres d'Algérie adressées par mes « futurs » beaux-parents. Je ne m'inquiète pas quand je lis que ma belle-mère m'invite à apprendre la cuisine ou encore m'encourage à ne pas me couper les cheveux. Nous sommes éloignés, eux en Algérie, moi à Paris. Mes parents réagissent assez sobrement. Ils ne commentent pas ces courriers. Silence.

À la maison pourtant, nos relations se détériorent. Je ne supporte plus personne. À l'extérieur, je parle avec tout le monde, je suis de bonne compagnie ; à la maison, je n'ai rien à dire. Dès que je rentre, le soir après les cours, je monte dans ma chambre, allume ma radio et m'endors l'oreille collée au récepteur. Quel remue-ménage dans ma tête et dans mon corps !

Depuis peu, je prends conscience qu'aucun garçon autour de moi ne me fait la cour, et je cherche à comprendre pourquoi. Qu'est-ce qui les empêche de m'approcher, de tenter de me draguer comme ils le font avec les autres ? Suis-je si laide et inintéressante ? Il est vrai que j'ai plutôt l'allure d'un garçon. Mal fagotée, j'emploie sans retenue tout le vocabulaire vulgaire que j'entends autour

de moi. Est-ce cela qui les effraie ? Oui, sûrement. Cette fille qui se prend pour un garçon, qui ose affronter les autres, doit leur être insupportable. Être son camarade, oui, mais certainement pas son petit ami. Cette fille que je suis devenue n'est pas vraiment moi, seulement une armure pour me protéger, pour éviter toute entorse aux règles édictées par mes parents. Désormais, je me retrouve prise au piège. Je suis allée trop loin en abandonnant toute féminité, toute émotion. Les sensations indispensables aux premiers pas vers l'épanouissement, pour se sentir aimée dans le regard d'un homme ou d'une femme, être séduite et séduire, je les ai enfouies profondément en moi.

Je sais, au plus profond de moi, qu'il me faut à tout prix et rapidement réaliser ma vie de femme afin de ne pas passer à côté de la vie. Je décide, un jour, d'abandonner toutes les contraintes que mes parents ont si habilement su me faire accepter. Peu à peu, je me transforme en femme. J'ai envie d'être belle, je me farde, m'habille avec plus de goût. Le regard des autres, et des hommes en particulier, devient important à mes yeux. Je veux plaire, séduire, et être séduite. Bien sûr, mes parents remarquent ma transformation. Ma mère approuve à certains égards ma subite coquetterie, elle m'accorde même l'achat de quelques vêtements qui, dit-elle, me rendent plus féminine. Elle est assez fière de moi lorsque, vêtue d'une robe ou d'une jupe et juchée sur des talons, je l'accompagne chez des amies ou des membres de la famille. Elle est plutôt soulagée de voir que sa fille ne ressemble plus à ce garçon manqué. Mais mon comportement ne change pas,

bien au contraire. Mes résultats scolaires sont toujours aussi satisfaisants, je réussis particulièrement en français et en histoire, et je continue à dévorer des livres avec plaisir et curiosité. Tout me passionne, et je commence peu à peu à m'intéresser à la politique.

Je suis entourée de membres du parti communiste français, qui donnent un cadre à mon envie de m'engager et de participer aux débats politiques. Mon éducation nourrit le besoin de comprendre mon environnement humain, social et politique. Depuis longtemps, mon père a instauré un rituel : tous les soirs, à 20 heures, réunis autour de la table pour dîner, il nous impose le silence total pour regarder les informations télévisées. Au générique de fin, il nous demande de baisser le son et là, nous avons la parole. Chacun de nous peut alors intervenir, et mon père nous y incite. Ce sont des moments passionnants. Je garde en mémoire ces discussions animées sur le pape – mon père le détestait –, Kennedy – il lui vouait une admiration sans bornes –, de Gaulle mais aussi Rocard, Mendès-France, Pompidou, et bien d'autres encore. Les seuls qui ne trouvent pas grâce à ses yeux sont les communistes. Il ne les supporte pas. Pourquoi ? D'après lui, des hommes qui ne croient pas en Dieu ne peuvent être bons. Mon père est issu d'une famille maraboutique, ou Zaouïa<sup>1</sup>. Cette caste, à l'origine, doit ses privilèges à des hommes généralement venus du Maroc. Forts de leur savoir et surtout de leur connaissance du Livre saint, le Coran, ils se sont installés

1. Zaouïa : communautés regroupées en confréries. Au Maghreb, elles ont recruté beaucoup d'adeptes, elles n'ont pas redéfini l'islam mais l'ont réadapté aux besoins populaires. Leurs membres sont appelés « marabouts ».

en Kabylie ou ailleurs, y ont fondé des familles qui sont devenues des tribus. À leur service, un bon nombre de paysans s'affairaient. « Esclaves », ceux-ci ne disposaient d'aucun droit. Si mon père considère comme une grande responsabilité la perpétuation des valeurs et des principes fondateurs de ce groupe, il refuse les excès parfois d'une espèce de bourgeoisie locale. Sa famille et lui sont pauvres parmi les pauvres mais vénèrent les valeurs de partage, d'amour de Dieu et de son prochain, sans lesquelles ils se sentent indignes de se revendiquer de la descendance du saint du village.

Lorsque je lui apprends mon désir de rejoindre le parti communiste français (PCF), il devient fou de colère. J'ai 16 ans. Il comprend pourtant parfaitement mon désir de m'engager politiquement dans la lutte pour des droits civils et sociaux meilleurs. Il a, lui aussi, pris ses responsabilités pendant la guerre d'Algérie. Agent de liaison, il faisait passer des messages et des documents à des responsables du Front de libération nationale (FLN), à Paris. À cette époque, ma mère venait juste d'arriver d'Algérie. Ils étaient souvent tous les deux chez mon oncle Mouloud, le seul frère vivant de mon père, l'autre ayant été tué par l'armée française au maquis. Ils m'ont raconté leur peur lorsqu'ils rentraient le soir en voiture, ma mère enceinte de moi. Le couvre-feu, les ratonnades. Ce n'est que bien des années plus tard, et à ma demande, que ma mère me raconta la manifestation du 17 octobre 1961. Mon père y participait. On ne connaît toujours pas le nombre de morts, trois cents, peut-être plus. Un jour, la vérité éclatera, et la responsabilité de l'État français dans ce massacre devra être assumée.

Je me souviens aussi de la merveilleuse réflexion de mon père, quelques années auparavant, vers mai 1968. Alors que je regarde avec lui les images des manifestations de rue à la télé, il me dit : « Quand tu seras grande, tu seras étudiante, je t'achèterai une voiture, et toi, comme eux, tu iras manifester pour les droits. » Pourtant, à peine dix ans plus tard, ce n'est pas une voiture qu'il m'offre mais une prison. Cette idée de m'inscrire au PCF précipita sûrement la décision de mes parents.

Et puis il y a Kader. Toutes ces raisons les obligent à agir rapidement, je suis trop indépendante, mon caractère d'insoumise représente un danger pour eux et pour leur honneur. La France est en train de leur voler leur enfant, ils ne l'acceptent pas.

Kader, mon premier amour : j'ai 16 ans, lui 24. Il est oranais, ce qui, selon moi, doit rassurer mes parents. Raté ! Kader est brun, grand et svelte, je le trouve beau. Avec lui, je découvre une autre réalité de la vie que je ne connais pas ou si peu : la cité. La grande misère. Je me rends compte à quel point je suis une privilégiée. Kader vit dans un logement minable, dans une cité de transit de Malakoff, où la drogue et le chômage règnent en maître. Sa mère est morte il y a quelques années et son père s'est remarié pour assurer l'éducation des enfants encore jeunes. L'ambiance chez eux est très différente. La belle-mère de Kader est habillée de façon traditionnelle, et tous les enfants comprennent et parlent l'arabe, ce qui n'est pas mon cas, ni celui de ma famille.

Kader travaille depuis longtemps déjà : son père, sans emploi, est de toute façon trop âgé pour avoir une activité. Kader relève les compteurs chez Schlumberger,

possède une voiture; c'est vraiment un plus pour nos escapades amoureuses, à l'abri des commères. Nous nous aimons. Nous pouvons passer des heures ensemble à discuter de choses et d'autres, de la vie, de nous, ou rester silencieux, pris par la musique de Jimi Hendrix ou des Rolling Stones. Nous retrouvons aussi parfois des amis, au café près de la cité Pierre-Valette. On joue au 421, on rit. Je suis insouciant.

## PREMIÈRE FUGUE

Brusquement, je comprends que je ne peux pas rester ainsi à attendre le jour fatal d'un mariage dont je ne veux pas. Alors, je m'enfuis une première fois pour me rendre... au commissariat de Malakoff. Je veux simplement informer les autorités que mes parents souhaitent me marier contre ma volonté. Les policiers restent ébahis. Nous sommes en 1977, et ce genre de situation n'est plus d'actualité dans la société française. On ne marie plus les filles pour leur bien et contre leur gré, ou du moins pas comme cela. Pour moi, c'est différent, comme pour bon nombre de filles de ma génération, les premières filles d'immigrés algériens à naître en France. Mais à cette époque, cela ne se sait pas. On ignore que des drames se jouent au sein des familles de travailleurs immigrés, que l'exil, l'altérité et « les paradoxes de l'immigration » vont briser bon nombre d'entre elles. Les policiers ne me prennent pas au sérieux. Les renseignements recueillis sur ma famille indiquent que nous ne faisons l'objet d'aucune critique : famille sans problème, les

enfants réussissent bien à l'école, aucun souci de délinquance, le père travailleur, la mère à la maison très présente et s'investissant dans l'éducation des enfants. Rien à signaler. Nous sommes le prototype même de la famille dite « intégrée ». Comment croire cette jeune fille ? Que dire à cette adolescente de 16 ans qui se présente devant eux ? De toute façon, il n'est pas question d'intervenir dans des histoires de familles étrangères.

Je m'apprête à quitter le commissariat lorsque mes parents surgissent. Je sens la colère de mon père, et dans ses yeux aussi la peur : Hamida chez les flics, quelle honte ! Certainement soulagé de me voir là, il doit fulminer d'avoir dû ouvrir la porte de sa vie privée à des policiers. Le propre de notre famille – et de la grande majorité des autres – est de vivre le plus discrètement possible. « Ne jamais se faire remarquer et ne rien demander », telle est la devise, le mot d'ordre. Nous ne sommes en France que pour un temps, alors pas question d'attirer l'attention. Mon père nous répète assez souvent que nous devons travailler du mieux possible à l'école, ouvrir nos oreilles et apprendre. Mais jamais de bêtises, parce qu'un jour nous repartirons chez nous, en Algérie, et laisserons derrière nous la place aussi propre que nous l'avons trouvée en arrivant. Je n'ose pas regarder mon père. J'ai honte et pourtant je lui en veux de ne pas comprendre mon désespoir.

Une deuxième fois, je me retrouve assise devant un inspecteur du commissariat de Vanves, mais cette fois, mes parents que j'ai mis en cause sont assis à mes côtés. L'inspecteur les interroge. Qu'en est-il de ce projet d'union pour leur fille ? Est-ce vrai qu'ils désirent me marier sans

mon consentement? Mon père, interloqué, affronte le regard de cet inspecteur. Comment cet homme ose-t-il! Il est, lui, le chef de famille, et c'est à lui seul de décider de ce que doivent ou ne doivent pas faire ses enfants et sa femme. N'a-t-il pas prouvé depuis son arrivée en France qu'il est un homme digne de confiance, un homme d'honneur? Bref, l'entretien dure très peu de temps. L'inspecteur, rassuré, nous congédie, et nous rentrons à la maison dans un silence de mort. L'ambiance familiale à partir de cette fugue reste très tendue.

J'en ai assez de devoir mentir pour sortir, de toujours jouer la comédie. Je veux exister, vivre comme toutes les filles de mon âge, écouter de la musique, aller au concert. Je suis depuis toujours condamnée à trafiquer mes emplois du temps pour me donner quelques heures de liberté après les cours. C'est ainsi que, pour ma famille, je commence toujours mes cours à 8 heures le matin et les termine à 17h 30. Il faut qu'au plus tard à 18 heures je sois rentrée. Ma mère ne m'autorise aucun écart de conduite. La comédie a duré des années. Je suis à l'extérieur une fille française dynamique, moderne, très certainement exubérante, j'aime rire, chanter, danser. Tout m'intéresse: la musique, le théâtre... Qui peut imaginer qu'une fois chez moi, je deviens un autre personnage? Je me transforme totalement, monte dans ma chambre, ôte mes jeans pour enfiler une robe longue. J'efface de mon visage toute trace de maquillage, cache mes cigarettes car il m'est, bien entendu, formellement interdit de fumer. Et puis je rejoins ma mère et ma belle-sœur pour les aider à préparer le dîner comme si de rien n'était. Je laisse à l'extérieur, au seuil de la

maison, une autre Hamida, passant de l'une à l'autre sans trop de difficultés pendant quelques années. Jusqu'à Kader, jusqu'à la nouvelle fugue. Je suis amoureuse, et je n'accepte plus de limites, je refuse de me satisfaire de ces quelques moments volés de-ci de-là dans la journée. Non, je rêve d'autre chose. Mes amies, elles, peuvent sortir et rentrer tard le soir. Pourquoi pas moi?

Les moments les plus durs sont toujours les périodes de vacances scolaires, pendant lesquelles aucun subterfuge n'est possible. Le matin, je m'acquiesce des tâches ménagères quotidiennes avec ma mère et l'après-midi, je lis. Aucune sortie seule en dehors de celle autorisée à la bibliothèque. Avant de rencontrer Kader, j'y passais de longues heures à lire et à choisir des ouvrages. J'appréciais ces moments de solitude intenses. Je m'étais liée d'amitié avec tout le personnel de la bibliothèque Pablo-Neruda. Ces femmes m'aidaient à trouver les romans, les essais que je recherchais. Plus tard, connaissant mes difficultés à sortir seule, elles me couvrirent volontiers quelques soirs pour rejoindre l'élu de mon cœur.

Pour trouver d'autres moyens de m'évader, je me mets à la recherche d'un petit job au marché de Malakoff. Pendant deux ans, les jours où je n'ai pas cours et les week-ends, je travaille sur le marché. Ce sont des moments magiques. L'illusion d'une liberté d'action, certes, mais ces petits boulots me font aussi accéder à ma première indépendance financière. Je n'ai pas, évidemment, d'argent de poche, mes parents n'en ont pas les moyens et, de plus, n'en voient pas l'utilité. Je dispose de tout ce dont j'ai besoin, je suis nourrie et blanchie, alors de l'argent, pour quoi faire?

Je peux, grâce à mon petit pécule, faire quelques achats, m'offrir des vêtements et, plus tard, un café au bistrot et mes cigarettes. J'adore l'ambiance du marché, les commerçants s'affairent tôt pour installer leurs étals, et les clients sont très différents selon le moment de la matinée. J'apprends beaucoup en les servant, en cherchant à dépasser ma timidité pour leur parler, les conseiller. Je les regarde droit dans les yeux et les persuade de tel ou tel achat non prévu sur leur liste de courses. Pourtant, je change, et cette situation elle-même ne me satisfait plus. Je suis devenue un petit bout de femme exigeante, je veux m'assumer, vivre mon amour au grand jour, le crier sur les toits. Quel rêve ! Le romantisme n'est pas de mise dans nos familles : tout est aléatoire, l'exil modifie la réalité quotidienne. Tout devient ruse, échappatoire, stratégies diverses pour avancer, les seules façons de résister aux sirènes de la modernité sans renier sa culture, sans se renier soi-même.

### À LA RECHERCHE DE LA LIBERTÉ

Alors l'amour... Je ne peux pas dire que l'amour est étranger chez nous, loin de là. Nos parents nous aiment, ils nous le prouvent à chaque instant. Nous sommes unis, respectueux des uns et des autres, et toutes les marques de tendresse s'expriment, même sans effusions. Toute leur vie est consacrée à assurer notre bonheur, notre avenir, notre réussite. Ils se sacrifient sans sourciller. Nous sommes, nous, leurs enfants, le seul sens à leur vie. Leur exil se justifie par nous, pour nous. C'est pourquoi rien ne doit

venir troubler cet équilibre fragile, cet îlot préservé entre modernité et tradition. Ils ne sont plus tout à fait les mêmes qu'en quittant leur patrie, ces Kabyles de la montagne. Mon père a osé prendre le risque de se perdre ou de se trouver ailleurs que sur sa terre natale. Je le sais, il a joué gros. Et il a presque gagné. Mais ce que tous les deux refusent, c'est de tout perdre, de se fondre jusqu'à ne plus appartenir à ceux qu'ils ont momentanément quittés. La condition de vie de l'exilé, du déraciné, c'est de mener sa vie seul, de travailler dur, de s'instruire, d'écouter les autres, de parler sans répondre, sans donner son avis même s'il pense le contraire. Pas de place pour les sentiments, le rêve. Elle est toujours entre parenthèses, la vie d'un immigré. Il faut bien tenir les rênes, bien conduire cet attelage subtil qui, de temps en temps, s'enfonce dans une ornière. Suer, suer jusqu'à en mourir, nourrir sa peine dans l'effort jusqu'à n'en plus pouvoir, et repartir toujours un peu plus meurtri, un peu plus vieilli. Mais fier, si fier d'avoir résisté aux sirènes, d'avoir préservé l'honneur de la tribu, honneur toujours sauf.

Moi, j'ai envie de vivre, de me construire, je grandis en France et ne connais rien d'autre. Mes références sont ici. Je ne comprends pas mes parents à cette époque. J'appréhende la vie du haut de mes 16 ans. Je n'ai peur de rien mais j'ai soif d'amour. Alors, pour la troisième fois, je tire ma révérence, je m'enfuis pour rejoindre Kader, pas très loin, juste dans le bas de Malakoff, à Pierre-Valette. Durant quelques jours, je vis sur un nuage, nous nous aimons. J'ai le sentiment d'être indestructible. J'oublie tout, ma famille, et ce mariage de malheur. Quatre jours de bonheur pur.

Et un matin, ma sœur vient me chercher. Elle-même ne supporte plus les contraintes familiales. Radia est bien plus libérée que moi. Je crois que, pour elle, il n'y a aucune ambiguïté. Déjà petite, lorsque nous avons fait une bêtise et que nous allions recevoir une correction, je restais figée à attendre le coup alors qu'elle affrontait ma mère jusqu'à ce qu'elle la poursuive en hurlant dans le jardin. Elle ne se pose pas de questions, je m'en pose déjà beaucoup trop. Elle m'explique qu'il est temps pour moi de rentrer à la maison, je ne risque plus rien. Elle raconte les derniers rebondissements : tout est sens dessus dessous, les flics de Malakoff, après deux plaintes déposées par mes parents, ont finalement mis un éducateur sur l'affaire et le juge pour enfants de Nanterre est saisi de notre cas. Elle me précise que nos revendications se traitent dorénavant sur la place publique. Maman et papa doivent se présenter dans la semaine chez le juge en notre présence. Et puis, elle complète en ajoutant qu'un éducateur veut me rencontrer et discuter avec moi. À la maison ! Toutes ces nouvelles me bouleversent. Nous avons peut-être gagné. Peut-être pourrai-je vivre normalement. Quelques heures plus tard, je suis de retour à la maison. Mes parents m'accueillent assez chaleureusement. Ils ont eu très peur pour moi, sans aucun doute. Je rentre saine et sauve, c'est là l'important. À ma grande surprise, Hocine, mon grand frère, est froid, distant, voire hostile. Je ne m'attendais pas du tout à cette réaction, lui mon complice de toujours, je pensais qu'il me soutenait. Il sait que l'amour existe puisqu'il l'a vécu totalement, librement. Bien sûr, il se résigne désormais à une autre vie, sans rêves, sans passion. C'est son choix, mais

comment peut-il ignorer mon désir de liberté et m'accabler plus encore que mes parents ?

Le lendemain, comme prévu, l'éducateur se présente à la maison. Mon père le fait entrer dans la salle à manger des grands jours. Je les rejoins avec ma mère. Il est sympathique, assez respectueux et ne brusque pas mes parents. Il me questionne à mon tour sur mes études et mes fréquentations. Je lui explique mes difficultés à faire admettre à mes parents mon désir d'autonomie. Mon père me toise, certainement déstabilisé par mon audace. Soudain, l'éducateur me lance : « Et Kader ? Vous avez, je crois des "atomes crochus" avec ce garçon. » Quelle horreur ! Il est fou ! Il vient de dire l'imprononçable, devant mon père et ma mère. Pourquoi s'est-il laissé aller à cette confidence ? Mon secret est divulgué. Je n'ose croiser le regard de mes parents ! J'imagine sans difficulté ce que mon père pense de moi. Pour lui, il est inconcevable d'avoir des amitiés masculines. Alors un amoureux... L'éducateur ressent le malaise qui gagne l'assemblée et abrège l'entretien. S'est-il douté du séisme qu'il provoquait, d'abord par sa présence, ensuite par la révélation faite ? Le monde occidental a, ce jour-là, ébranlé pour toujours le si fragile équilibre que mes parents avaient construit pour nous protéger et se protéger eux-mêmes. L'éducateur parti, je monte dans ma chambre, n'osant affronter la douleur de mes parents ; je les ai trahis. Un silence destructeur se répand dans la maison. Le surlendemain, au tribunal de Nanterre, c'est au tour du juge des enfants, monsieur Ficatier – je n'ai jamais oublié son nom –, de nous recevoir. Nous patientons un moment dans une salle d'attente. Pour la première fois, mes parents

entrent dans le lieu si solennel où se rend la justice. Très peu de temps après notre arrivée, on nous appelle par notre nom, nous entrons tous les quatre – ma petite sœur est là aussi – dans un immense bureau. Le juge, assez âgé, nous prie de nous asseoir. Puis il interpelle mes parents : « Comprenez-vous la raison de votre présence dans ce lieu ? » Mon père prend la parole. Il lui explique d'abord sa condition d'ouvrier et les efforts constants qu'il fournit pour offrir à tous ses enfants le maximum de chance de réussir leur vie. Le juge reprend la parole et l'interroge alors sur l'objet de notre présence : le mariage de sa fille. Qu'en est-il vraiment ? Mon père admet que c'est une alliance qu'il souhaite concrétiser mais, compte tenu de mon refus, il annonce au juge qu'il y renonce. Il poursuit en affirmant que sa seule ambition est de rendre ses enfants heureux, que lui comme sa femme ne nous veulent aucun mal, qu'ils nous aiment. Je vois à ce moment mon père et ma mère pleurer, des larmes coulent sur leurs joues, devant cet homme, le juge, le représentant de la justice et de l'État français. Je suis bouleversée et émue, je me sens un peu coupable d'avoir été à l'origine de tant de souffrances. Car nous souffrons, tous, sans exception. Le juge, certainement convaincu par les propos qu'il vient d'entendre, remercie mes parents de leur sage décision : « Je comprends tout à fait votre désarroi devant tant de nouveautés, de différences entre vos traditions et celles de notre société. Je mesure aussi l'effort que vous venez de fournir pour admettre que votre fille a des droits et qu'elle est en mesure de les revendiquer. » Il ajoute, enfin, que mon père doit nous accorder à ma sœur et à moi une marge de liberté plus

grande, nous garantir davantage d'autonomie, dans la mesure, bien entendu, où nous sommes des enfants sans problème. Mes parents acquiescent. Avant de nous libérer, le juge nous fixe un autre rendez-vous à la rentrée de septembre 1977. Nous sommes au mois de juin. Pas un mot pendant le trajet du retour. Ma sœur et moi sommes soulagées, tout s'est très bien passé.

### MARSEILLE, LA FIN D'UN RÊVE

J'ai dit combien ma troisième de collègue avait été marquée par ma prise de conscience sur mes origines algériennes. Passionnée par l'histoire et la politique, je suis particulièrement fière d'appartenir à un peuple qui s'est libéré du joug colonial et de l'emprise de l'État français pour obtenir son indépendance de haute lutte. L'idée de servir l'Algérie, de contribuer à son essor, devient alors pour moi évidente. Je ne réalise pas, à ce moment-là, le peu d'intérêt que suscite ce genre d'entreprise pour l'État algérien. Nous ne sommes, pour lui, que des enfants d'immigrés, et nos parents, un ramassis de prolétaires. Nous, Algériens de France, ne pouvons qu'interférer dans le bon déroulement de la construction d'un système totalitaire. Depuis l'indépendance, Boumediène s'active furieusement à ériger un État où le droit et la dignité ne seront jamais d'actualité. Aussi ne sommes-nous, à ses yeux, que de dangereux personnages risquant de remettre en question son édifice sordide. Je prends la décision de devenir avocate ou journaliste. Quoi de plus simple pour moi ? Mes résul-

tats scolaires, particulièrement satisfaisants, m'ouvrent des perspectives intéressantes. Mais, au deuxième trimestre, changement de cap. Le moment est venu de faire part de mes souhaits, j'annonce ma volonté de m'orienter vers un BEP de comptabilité-secrétariat. Mes professeurs sont surpris, ils ne comprennent pas. Ma professeur de français, notamment, est abasourdie. Depuis longtemps, elle envisage pour moi une entrée en seconde littéraire. Pourquoi ce revirement soudain? Je veux simplement participer au grand projet de mon frère, qui compte, à court terme, avec l'ensemble de ma famille, rentrer au pays. Dépanneur en électroménager et véritablement passionné par ce métier, il projette d'ouvrir une boutique à Alger. Son idée me séduit. Car ensemble réunis à Alger, mon mariage devient moins pénible à imaginer. J'opte donc pour la filière BEP qui, d'après mon frère, me permettra de collaborer ultérieurement à son entreprise. Je deviendrai son associée, responsable de la gestion et de la comptabilité du magasin. Et, après tout, le développement du commerce est un moyen aussi utile qu'un autre de contribuer à l'essor de l'Algérie. Forte de ma décision, je me retrouve à la rentrée de septembre 1976 en BEP comptabilité au lycée technique de Montrouge. Au bout d'un trimestre, sans surprise, l'ennui me submerge. Les cours ne m'intéressent pas. Seuls ceux de français parviennent à me sortir de ma torpeur. Je crève d'ennui. L'intrusion dans ma vie de l'amour, sous les traits de Kader, me réveille enfin. Au début, c'est seulement quelques heures de cours que je sèche allégrement, puis de plus en plus, jusqu'au troisième trimestre. De mai à juin 1977, je n'ai pas mis une seule fois les pieds au lycée.

Mes absences n'inquiètent pas le personnel d'encadrement: pour me couvrir, j'ai fourni un certificat médical. Sauf que la prescription d'une semaine de congé pour une petite fatigue s'est transformée sous ma plume en trente jours d'arrêt! Personne ne s'est aperçu de rien, jusqu'à ma première fugue et le dénouement heureux devant le juge.

Désormais, tout est rentré dans l'ordre. L'horizon pour moi se dégage, je reconsidère en particulier mon orientation scolaire. Libre de mener ma vie à ma guise, j'envisage mon avenir sous un angle nouveau. Je recherche une école susceptible de m'accueillir en septembre, mais dans une filière autre que la comptabilité. Ma mère semble me soutenir et ne paraît pas surprise, bien au contraire, de mes nouveaux projets.

Un dimanche matin, mon père soulève en ma présence la question des vacances. Programmées depuis longtemps pour cause de mariage, nous devons décider si nous les maintenons. Il me questionne. Comme le mariage n'est plus d'actualité et que je sais combien ce voyage nous coûte cher, je lui réponds, sans réserve et sans inquiétude, par l'affirmative! Pourquoi répondre non? Mes parents ont bien accepté toutes mes revendications, renoncé au mariage et levé les restrictions sur mes marges de liberté! Et puis, donnée essentielle, tous ces engagements ont été formulés en présence d'un juge, au tribunal, institution de la République française. Comment douter de la sincérité de leur engagement? J'ai 16 ans et demi et, à aucun moment, l'ombre d'un doute ne m'effleure. Confiante, j'accepte de partir en vacances en Algérie.

Nous sommes à l'aéroport de Marseille, à la fin du mois de juillet 1977, prêts à embarquer pour Alger. Je m'éloigne

un court moment de ma mère pour joindre Kader par téléphone. Il est resté à Malakoff. Je suis triste de le quitter pour trois longues semaines, mais l'entendre me rappeler son amour pour moi me met du baume au cœur. Je reviens souriante et légère vers ma mère. Elle m'accueille furieuse : « Où étais-tu ? » Elle me cherchait depuis un moment dans l'aéroport pensant que, de nouveau, je faisais une nouvelle fugue. Je lui explique sans me démonter, et avec beaucoup de franchise, la raison de mon absence. Je tente de la rassurer et m'assois à ses côtés, jusqu'à l'annonce du départ pour Alger.

J'embarque insouciante pour un très très long voyage en Algérie. J'ai 16 ans, je pars en vacances avec toute ma famille réunie. Je me sens légère, prête à profiter entièrement de ces vacances au soleil. Je ne crains rien ni personne.

Nous arrivons à Alger, ma mère, mon petit frère, ma sœur et moi, sous un soleil éblouissant. Une chaleur suffoquante nous envahit, la foule dense des immigrés de retour au pays remplit de vacarme l'enceinte de l'aéroport. Les uns et les autres recherchent dans la foule, derrière les comptoirs de la douane, des visages familiers venus les accueillir. Tout à coup, ma mère crie un nom. On nous attend. Plusieurs de mes cousins nous entourent subitement, nous sommes présentés chacun à notre tour. L'un d'entre eux s'appelle Fayçal, c'est mon futur mari. Je ne le reconnais pas, il a changé, moi aussi.

C'est mon dernier voyage d'adolescente et de femme libre. J'ignore, à ce moment-là, que « ces vacances » allaient durer treize années et qu'elles seraient le début d'un véritable cauchemar.

## TABLE

AVANT-PROPOS.....	7
CHAPITRE 1 DE CLAMART À AL-WALI 1961-1977 .....	13
CHAPITRE 2 DE BAB EL-OUED À ÉPINAY-SUR-SEINE .....	67
CHAPITRE 3 PARIS .....	145